

Manuel alternatif d'organisation syndicale

Rédigé au lendemain des mouvements étudiants de 1968, le premier roman de Paco Ignacio Taibo II (son troisième publié) s'intitulait : *Le rendez-vous des héros, manuel pour la prise du pouvoir*. Le sous-titre, oublié dans certaines éditions, pourrait en inspirer un pour le présent recueil de nouvelles : *Irapuato mon amour*, « manuel d'organisation syndicale ».

La question parcourt les textes réunis ici : comment organiser des syndicats ouvriers indépendants dans un pays où les principales centrales ont été intégrées à un parti unique, au pouvoir (sous différents sigles) de 1929 à 2000 ?

Héritier de la Révolution de 1910, le Parti de la Révolution Mexicaine (PRM, lui-même successeur du Parti National Révolutionnaire, PNR) avait, sous la présidence de Lázaro Cárdenas (1934-1940), entrepris de consolider le socialisme d'État en

fomentant le syndicalisme paysan et ouvrier. L'alliance entre un gouvernement issu d'une révolution qui fondait sa légitimité à incarner les aspirations populaires et les grandes confédérations nouvellement créées visait l'établissement d'une « société sans classe ». Mais, à partir du moment où les gouvernements issus du Parti Révolutionnaire Institutionnel (PRI, qui succéda au PRM en 1946) prirent leurs distances avec les engagements révolutionnaires face à des déséquilibres structurels qui conduisirent à une réorientation des politiques économiques vers un capitalisme fondé sur l'investissement étranger privé, l'alliance entre les différents secteurs issus de la Révolution dériva en soumission du syndical au politique. Au fur et à mesure que le PRI s'éloignait des aspirations populaires, le soutien des syndicats ne fut plus possible que grâce à la corruption de leaders syndicaux qui frustrèrent la possibilité de l'émergence d'un véritable parti ouvrier et vendirent les syndicats au parti unique. En échange de faveurs de toutes sortes, des délégués syndicaux jaunes (charros, au Mexique) assuraient (et assurent encore) aux patrons le soutien des organisations qu'ils représentaient. Le gage de la paix sociale entaillait le clientélisme, et l'ignorance de ses droits par une grande partie du prolétariat.

C'est pourquoi, après que le mouvement estudiantin fut brisé net au lendemain du massacre de la place des Trois Culture (à Tlatelolco, le 2 octobre 1968), une frange radicale d'étudiants politisés imagina de prolonger la lutte en se rendant dans les usines (d'autres firent de même dans les campagnes) afin d'aider à organiser un syndicalisme ouvrier indépendant. Face aux « agitateurs », la réponse du système fut celle qui avait assuré sa survie dans les années cinquante (notamment face aux cheminots de Demetrio Vallejo) et soixante (des insurrections paysannes de Ruben Amarillo jusqu'aux événements à Tlatelolco) : la violence. Liés par des années de pot-de-vin, d'emplois publics souvent fictifs et de faveurs personnelles, les leaders syndicaux charros furent les fers de lance de la répression. L'intimidation et les menaces, la corruption, les provocateurs et les briseurs de grève furent leurs armes. Lorsqu'elles ne s'avérèrent pas suffisantes, la police et l'armée vinrent en renfort, dépêchées par un État qui, à partir de la présidence de Miguel Alemán (1946-1952), le premier civil à gouverner depuis la Révolution, s'identifiait à son patronat. Sa « politique de pillage national », pour citer Carlos Fuentes, en faveur de sa classe, une caste nouvellement promue (Alemán avait lui-même fait fortune dans la spéculation immobilière), généralisa la corruption

d'un système dont ses successeurs héritèrent sans pouvoir (ou vouloir) l'amender. L'alliance entre l'État et le peuple, héritée de la Révolution, avait fait long feu. Le prolétaire devenait l'ennemi qui empêchait par ses revendications sociales une modernité brandie par les élites comme un étendard, tandis que la répartition des gains qu'elle engendrait entait de moins en moins égalitaire. Le « miracle mexicain » avait tout, pour le secteur ouvrier (et bien pire, pour le secteur agricole), d'un mirage. Dans les usines et dans la rue, sous les présidences de Luis Echeverría et José López Portillo, les années soixante-dix furent marquées par une lutte sociale sans merci dont *Irapuato, mon amour* est la chronique.

Pleinement impliqué dans le mouvement étudiant, dix ans après l'installation de sa famille au Mexique, Paco Ignacio Taibo (le chiffre viendra plus tard, lorsqu'il faudra se différencier de son homonyme de père, journaliste et écrivain comme lui) n'a pas vécu les événements tragiques de Tlatelolco. Deux jours plus tôt, face aux menaces, sa famille l'avait renvoyé, pour le protéger, dans son Espagne natale. « Ne pas avoir été à Tlatelolco était pire que de ne pas être mort », écrivit-il dans 68. Il avait dix-neuf ans et vécu l'absence comme une désertion. Échec du mouvement, traumatisme personnel. Car, avec le

temps, les grèves, les occupations d'universités, les manifestations, le travail de propagande et la clandestinité disparaissent dans l'imaginaire collectif derrière le seul souvenir tragique du massacre de la place des Trois Cultures. Ne pas y avoir été, c'est ne pas avoir existé...

Mais tant d'échecs, tant de « croix » à porter (le mot apparaît dans 68) ne mènent pas au renoncement ; et Taibo invente ce slogan pour sa génération : « nés pour perdre, pas pour négocier ». Alors, la lutte continue dans les campagnes et les usines, dans les années 70, et contre l'oubli, pour conjurer la défaite, par l'écriture.

Le livre compile deux recueils de nouvelles (*Doña Eustolia blandió el cuchillo cebollero*, 1982 avec *El regreso de la verdadera Araña*, 1988) et deux chroniques : *Pascual, décimo round* (1982), une série de reportages sur la violente grève des usines de sodas Pascual en 1982 que Taibo II, publia dans la presse, et enfin, *Irapuato, mi amor* (1982), le récit d'un retour nostalgique, dix ans plus tard, sur les lieux d'autres grévés, cette fois dans l'industrie textile, dans la ville d'Irapuato (au nord-ouest de Mexico, dans l'État de Guanajuato) et auxquelles il participa. Ces deux textes, le premier sous la forme d'une enquête à charge, le second comme témoignage, relèvent de la chronique journalistique

destinée à dénoncer, particulièrement dans le cas de *Pascual, dixième round*, une réalité sociale contemporaine de l'écriture. Ce n'est pas le cas des autres textes, écrits et publiés longtemps après les faits qu'ils relatent, et qui adoptent, de manière plus ou moins directe, certains des codes de la fiction.

Plus encore que le mouvement étudiant de 1968, le mouvement ouvrier des années 70 a été victime de l'histoire officielle. Paradoxalement, Tlatelolco occulte le mouvement autant qu'il pérennise, par le symbole, son souvenir, même partiel. Ces « fantômes de 68 », comme Taibo II les a nommés dans *Ces foutus tropiques*, ont beau n'être que des spectres, ils continuent de hanter l'imaginaire populaire et littéraire mexicain, et de peupler les insomnies de la mauvaise conscience politique.

Ce n'est pas le cas du mouvement ouvrier, qui n'a pas son Tlatelolco pour résister à la désinformation, au mensonge d'État et à l'amnésie organisée : les récits d'Irapuato, mon amour se veulent un rempart contre l'oubli. Inutile d'en appeler à l'Histoire avec un grand H pour autant : un baptême révolutionnaire en pleine grève, un pari perdu avec plaisir, la beauté des boues industrielles des quartiers pauvres, les jambes d'une secrétaire entrevues depuis la cour de l'usine...

Personnelles voire insignifiantes, les anecdotes qu'on y raconte érigent au mouvement le monument qu'il mérite : vivant, quotidien, humain.

Et fantaisiste. Il fallait s'y attendre, ce n'est pas à l'orthodoxie marxiste qu'emprunte le manuel d'organisation syndicale de Taibo II. Collectes, tracts, piquets de grévés, cours du soir, occupations d'usines cèdent le pas dans ces récits à des méthodes alternatives de lutte. Le guide du parfait syndicaliste taibien recommande aux ouvriers d'attaquer nuitamment le bureau du patron, déguisés en Apaches, avec peintures de guerre et tomahawks ; de mener à coup de slogans une guerre psychologique sur les murs des pissotières de l'usine ; de faire cocu le patron (sans trahir la cause du peuple pour autant)... L'imagination au pouvoir, en littérature et dans la vie, car les deux ne peuvent pas être séparée, pour Taibo II qui écrit dans 68 : « on ne fabrique pas de légende sans anecdotes ».

Les anecdotes, les souvenirs personnels, sont la matière première des mythes dont la littérature taibienne se veut le vecteur. « Les mythes ne se souviennent pas toujours de la meilleure partie des histoires, souvent ils n'en gardent que la plus sotte ou la plus niaise » (*Ces foutus tropiques*). C'est là, l'autre dimension du recueil : s'il s'agit de sauvegarder le souvenir du mouvement et de ses

protagonistes anonymes contre l'oubli institutionnel, il est aussi question d'en bâtir l'épopée. La fois où le patron et le charro furent écrasés aux dominos par deux leaders syndicaux, celle où les soudeurs de Tula en grève résistèrent en mangeant les cactus des alentours, la double destruction de la voiture du patron par un monte-charge... Une épopée ouvrière qui, comme toujours chez Taibo II, s'inscrit dans la longue lutte des opprimés contre les oppresseurs, et construit grâce à la littérature, au fur et à mesure, ses propres références, sa mythologie, ses exploits et ses héros : cette doña Eustolia qui brandissait son couteau de cuisine comme une épée vengeresse, Carlos Vargas et El Gallo qui deviendront les acolytes d'Hector Belascoarán et surtout, l'Araignée, ce super- héros populaire, ce défenseur de l'ouvrier, ce vengeur social insaisissable qui tisse sa toile de mots d'usine en usine pour devenir le héros collectif, solidaire plus que solitaire, le porte-étendard (rouge) d'une lutte sociale oubliée qui prend, par le biais de la littérature, des allures de légendes.

Et toujours, Taibo II : « Démythifier n'est pas le plus important ; il faut savoir remythifier »...

Sébastien Rutès